

qui disparaît, Sarrazin le poète aux olives, toujours de bonne humeur, débitant ses vers avec ses olives, abandonné la capitale.

Tous les Parisiens se souviennent de lui, un petit baquet au bras, proposant sa marchandise aux consommateurs des terrasses des cafés.

Il nous venait de Lyon, où il devint célèbre à la suite d'un pari qu'il fit d'entrer dans une cage au milieu des fauves et où il débita un sonnet de sa composition.

Mais la gloire ne va pas sans jalousie et quelqu'un écrivit un quatrain où l'on relevait :

Que craignais-tu ? Tu savais bien, poète,
Qu'en leur lisant tes vers tu les endormirais.

Les affaires de Sarrazin prospérèrent et un beau jour il devint directeur de concert, puis marchand d'olives en gros et en dernier lieu épicière.

* * *

Nous sommes au soir de la "Fête des morts." Et que de fleurs ont jonché les cimetières, hier et aujourd'hui !

Ce matin, dans *Le Journal*, j'ai lu ces belles lignes d'Alexandre Hepp :

Le soleil de la Toussaint a été radieux sur les cimetières. Le blanc des pierres, le roux des arbres, un bleu sec, de longues théories de fidèles en marche lente, et par brassées, par charretées, des fleurs de deuil. C'est le jour des chrysanthèmes. Non point de ceux des Expositions, éclatants, soufflés d'une beauté factice, chevelus et frisés somptueusement : fleur étrange, beaucoup de cheveux, très peu de cœur, — une femme. Mais de pauvres petits, des rouges incertains, des jaunes bâtards, qui sont comme grelottants et honteux. Pourtant, il n'y en a jamais assez, il en arrive des jardins les plus lointains, on les aime, on leur voue une tendresse superstitieuse, et quelque chose de l'âme de Paris hier a frémi en eux.

Touchante, incomparable vision, celle de cette Ville jetant tout à coup sa marotte pour prendre des fleurs, et oubliant la fièvre dont elle brûle pour aller les porter à ceux qui reposent. Il y a bien là-dedans sans doute quelque convention, et le Chrysanthème ne s'en plaindra pas, lui qui profite d'elle pour réaliser une si noble destinée, alors que dans son pays même, atrocement, on l'accroche en vulgaire salade. Et il n'est pas certain que les morts soient heureux de cette manière de les célébrer, de comprendre leur état, de les croire morts ; peut-être même, eux qui vivent dans le bonheur spirituel, qui parlent, qui se manifestent et agissent, doivent-ils nous prendre en immense pitié pour ce que nous faisons. Mais cette annuelle pensée offerte par masses à ceux qui sont partis, ce rendez-vous, si précaire qu'il soit, donné pour un jour au souvenir sur les confins de l'au-delà, n'en a pas moins de rassurante grandeur, et il semble qu'en ce jour-là, une force nouvelle nous arrive.

Au passage j'ai regardé bien des visages, observé des attitudes, écouté des paroles : c'est le peuple affranchi de tout ce qui le défigure et l'écrase. Non, personne n'était triste, personne n'était mauvais, personne même n'était laid. Et ce n'est pas une des moindres surprises d'une si exceptionnelle journée, que cet embellissement à la minute, cette action immédiate, jusque sur le physique, d'une pensée qui n'est pas empruntée aux journaux. Curieuse transformation, comme il en faudrait beaucoup, hélas fugitive, mais qui devrait faire appeler ce Jour des Morts, jour de la vraie vie.

Hier, nous avons vu au cimetière Montmartre, les tombes des morts illustres ou aimés.

Beaucoup de monde vers la pierre tombale de la *Dame aux Camélias*, comme près de celle d'Alexandre Dumas. Et il y avait foule pour admirer la magnifique et artistique petite chapelle élevée à la mémoire de Péan. La chapelle est en pierre, admirablement bien décorée au dedans et remplie de fleurs qui sont entassées là depuis l'heure fatale. Le buste en bronze, du célèbre docteur, est placé au-dessus de la porte d'entrée ; et au fond, dans le vitrail, on a finement représenté un ange tenant des palmes sur la tête du maître. Plus bas, l'Hôpital-Péan, tous les instruments inventés par lui, et un aperçu du parc attenant à son Château de Boulogne qu'il aimait tant !

Au Père-Lachaise, la foule monte vers la chapelle de Thiers. Les uns vont mettre des fleurs sur la tombe d'Alfred de Musset, les autres sur celle d'Arsène Haussaye.

Et d'ardents amoureux vont contempler le vieux monument d'Héloïse et Abeilard. Ils regardent les deux amants couchés l'un à côté de l'autre pour toujours. Ces deux statues de pierre, vieilles par le temps, rongées par les saisons, semblent parler un langage de l'au-delà aux amoureux d'à présent.

Peut-être, en regardant Héloïse et Abeilard, quelques visiteurs s'en vont-ils avec au cœur un sentiment qui ressemblerait à une fleur de fidélité. Si l'on pouvait en cueillir quelque part.

— Mais on dit que le jardin où fleurissent ces fleurs est inaccessible à notre humaine nature !

Et ceux qui pensent à l'amour dans la cité de la Mort, s'en vont comme les autres, par les mêmes allées, vers la ville éclairée de lumière artificielle.

Philippe Hébert

NOS GRAVURES

M. PHILIPPE HÉBERT

Notre grand artiste sculpteur Canadien-français, vient de s'embarquer pour la France. Le gouvernement canadien lui a donné la commande de la statue de la reine Victoria : c'est à Paris que M. Hébert fera cette statue.

M. Ph. Hébert est artiste dans toute la force du terme : il est apprécié jusqu'en Europe, nous oserions même dire qu'il est plus apprécié en France qu'il ne l'est ici.

Notre illustre ami est de vaillante race : il descend directement des chevaleresques Acadiens, dont les exploits sont comparables à ceux de l'armée française dans les plaines de Poitiers sous un Charles-Martel, au VIII^e siècle, dont l'héroïque foi n'a d'exemple que dans le sacrifice de la Légion Thébaine commandée par saint Maurice, officier de Dioclétien, au III^e siècle.

Les grands-parents de M. Ph. Hébert combattirent vers 1754 pour leur patrie, écrasée, démembrée, mise à feu et à sang, vendue et trahie par l'infâme en même temps qu'infériorité gouverneur, le soudard anglais sans entrailles ayant nom C. Lawrence.

Ils souffrirent aussi un martyre inénarrable pour leur religion, en ce même temps et par le fait de la même brute de gouverneur : nous ne nous étendrons pas davantage sur l'origine de notre grand sculpteur, nous avons prouvé qu'il est d'une race vraiment noble, de la plus pure, de la plus vraie, de la plus brillante noblesse ; il a prouvé, lui, à Rome en 1868 et ici depuis lors, que *bon sang ne peut mentir*. Nous nous proposons, avec l'assentiment de notre illustre ami, d'écrire un roman acadien historique, dont son aïeul sera le héros.

Nous lui souhaitons un heureux voyage et toute sorte de gloire en la belle France.

M. DE LABRIOLLE

Nous sommes heureux de donner un très bon portrait du jeune professeur français, M. de Labriolle.

Nos bienveillants lecteurs savent que l'Université Laval de Montréal, ne reculant devant aucun sacrifice quand il s'agit de la question d'enseignement — cette question autour de laquelle on fait tant de bruit mais si peu de besogne —, a décidé de joindre un cours de littérature française aux cours existant déjà.

Tout jeune qu'il est — vingt-quatre ans — M. de Labriolle s'était fait remarquer à Paris : ce fut M. Brunetière, l'éminent critique applaudi du tout Montréal lettré, qui le désigna au conseil académique de notre Université, et lui procura en outre la haute recommandation du gouvernement français.

On dit beaucoup de bien du jeune et savant professeur ; nous lui souhaitons les plus brillants succès. Mais nous souhaitons surtout profit, et profit logique, à tous ceux et celles qui suivront les cours de M. de Labriolle.

Par *profit logique*, nous voulons dire que l'on sache aimer notre belle langue française, si bien nommée la langue des cours ; qu'on ne rougisse point de la parler, comme nous avons eu la douleur de le constater chez certains jeunes gens — hâtons-nous de dire que ce n'était pas chez nos aimables étudiants, ils ont trop de cœur pour cela !

Enfin, nous entendons encore, par cette expression *profit logique*, que l'on sache user convenablement et sérieusement de notre langue si gracieuse, sans l'avilir ou la ridiculiser dans l'emploi des mots comme les *décadents*, dans l'expression des idées philosophiques ou psychologiques comme les *intellectuels*.

La sottise, même enveloppée dans une phrase ronflante ou dans le plus risible assemblage de mots inconnus et incompris, même de leur auteur, n'en sera et n'en demeurera pas moins une sottise.

M. G. LA ROCHELLE

Tout Montréal connaît l'aménité, l'urbanité exquise du jeune Recorder de Saint-Henri de Montréal.

Avec sa bienveillance accoutumée, bienveillance qu'il aime surtout à témoigner à notre aimable jeunesse étudiante des collèges et de l'Université Laval, dont il fut d'ailleurs l'un des plus brillants élèves, il avait accepté de remplir les fonctions de gouverneur-général lors de l'ouverture de la session actuelle du Parlement modèle, au Monument National.

M. G. La Rochelle est né à Sorel, où il a commencé ses études : il les continua à Nicolet où il prit le titre de bachelier ès-arts.

Il fit deux ans de stage au bureau de Sir W. Laurier, vint à Montréal chez l'Hon. M. R. Laflamme dont il devint ensuite l'associé après avoir été reçu avocat.

Il fut secrétaire privé de sir W. Laurier. En 1890, il était nommé conseil suprême de l'Ordre International des Forestiers.

M. La Rochelle est brillant orateur et en même temps écrivain estimé.

CINQUANTAIRE DE CHATEAUBRIAND

Il y a cinquante ans, l'illustre vicomte de Chateaubriand rendait à Dieu l'âme si pleine de sensibilité, de passion sainte, d'éloquente sublimité qu'il en avait reçue. Il désignait lui-même les rochers de sa chère ville natale, Saint-Malo, baignés par l'Océan, comme lieu de sa sépulture.

Cette année, ainsi que le rapportait notre distingué collaborateur, Grégoire le Solitaire, la Religion et la Patrie, l'Eglise et la France, s'unirent pour lui rendre un nouvel hommage.

C'est à l'occasion et de ces fêtes superbes, et des articles si estimés de notre savant collaborateur, que nous donnons en ce numéro quelques photographies de la



MAISON OÙ EST MORT CHATEAUBRIAND, RUE DU BAC, A PARIS.

maison où est né Chateaubriand, celle où il commença par sa mort, à vivre glorieusement, lui qui avait si bien parlé de Dieu, de la Foi, de l'Eglise, lui qui avait fait comprendre enfin, à ceux qui admettent la raison par les preuves, que l'amour de l'Eglise produit l'amour intense de la Patrie.

L'amour de Dieu assouplit les esprits les plus rebelles, dompte les nations sauvages, Natchez ou autres, et les amène tous à confesser hautement leur foi, à devenir martyrs même : en cela, en effet, brille d'un éclat incomparable le génie du christianisme !

LE PALAIS DE MÉKÉLÉ

Nous donnons aujourd'hui le palais de Mékélé, en Abyssinie, palais et ville abandonnés et tombant en ruines. Le dernier empereur qui habita ce palais fut Johannès IV ; son fils, le ras Mengacha, le quitta en 1895. — FIRMIN PICARD.